
LeVerbe

LÉANDRE
L'INCLASSABLE

AVANT-GARDE



Prêcher... un ingrédient à la fois

Qui n'a pas entendu parler de la célèbre émission *Père Dom cuisine*? Disponible sur YouTube, Facebook et Instagram, l'émission rejoint jeunes et moins jeunes, croyants et non-croyants.

«La cuisine, ça nous touche tous, puisque nous avons tous besoin de manger et, en plus, c'est super *in* en ce moment.» En utilisant un vocabulaire accessible à tous, le père Dominic y voit une façon simple de parler de Dieu à un grand nombre. «Comme Jésus dans l'Évangile prenait toujours des choses terre à terre pour parler de Dieu et de son Royaume, je prends un petit élément de chaque recette et j'en fais une analogie avec la Parole de Dieu.»

Ayant habité à Rome où il a beaucoup cuisiné, le père Dominic a décidé de lancer le bal avec la cuisine italienne. Il affectionne particulièrement l'idée d'utiliser peu d'ingrédients, mais de mettre les bons à la bonne place.

Alors, à quoi on goûte ce soir? À une parmigiana d'aubergine, une pizza ou une parole de l'Évangile? Pour visionner les émissions de *Père Dom cuisine* et retrouver toutes ses recettes, rendez-vous sur l'un des sites ci-dessous:

- + <https://bit.ly/3iNd60q>
- + www.facebook.com/peredomcuisine
- + www.instagram.com/peredomcuisine/



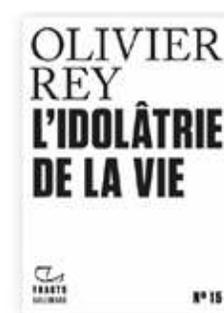
Renouer avec la terre

Aux pieds des Appalaches, dans la municipalité de Durham-Sud, se trouve la Ferme Berthe-Rousseau, un lieu d'accompagnement et de ressourcement. Elle accueille des personnes vivant des périodes difficiles dans leur vie, «en deuil, en épuisement professionnel ou en réorientation de carrière». Elles y sont hébergées pour un séjour pouvant durer de quelques jours à quelques années. Les visiteurs qui souhaitent venir donner un coup de main et partager des moments de vie avec l'équipe sont également les bienvenus.

Coordinatrice de l'organisme à but non lucratif depuis février 2018, Bianca Mailloux décrit la ferme comme étant «un endroit permettant à des gens de tous horizons de reprendre leur place dans le quotidien et de retrouver leur pleine dignité». Elle se veut un milieu de vie simple et chaleureux où cohabitent partage, écoute, entraide et travail agricole.

La Ferme Berthe-Rousseau, qui ne reçoit aucune subvention, peut continuer d'accomplir sa mission grâce aux dons des Jésuites et d'institutions, ainsi qu'à la vente de ses produits alimentaires (légumes, viandes, lait, œufs, miel). Si vous souhaitez l'aider dans son mandat, il est possible de faire un don en ligne.

- + jesuites.ca/contribuer/faites-un-don/



Prise de recul pandémique

Il n'y a pas de doute, la pandémie de coronavirus est l'évènement de 2020 qui aura suscité le plus de paroles, écrites comme orales. Comme nous, vous êtes sans doute lassés d'en entendre parler. Même si toute cette histoire n'est pas encore tout à fait derrière nous, il est peut-être temps de la regarder avec plus de recul, de hauteur.

Pas plus tard qu'au début de l'été, les éditions Gallimard ont publié un puissant essai sur la situation entourant le coronavirus. C'est le philosophe et mathématicien français Olivier Rey qui signe cette réflexion intitulée *L'idolâtrie de la vie*.

«Comment la vie nue en est-elle venue à prendre elle-même la place du sacré? Au point que sa conservation [...] semble bien être devenue le fondement ultime de la légitimité de nos gouvernements. [...] À quelles servitudes nous disposons-nous, si nous accordons à la "vie" la position suprême?» ■

- + Le livre de 64 pages est disponible en format électronique ou PDF [<https://tracts.gallimard.fr/fr/products/l-idolatrie-de-la-vie>] pour la modique somme de 8 \$.

FAITES VOS RECHERCHES

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

LES RECHERCHES

Pour les uns, le monde est divisé entre les moutons crédules et les sceptiques vigilants. Pour les autres, il ne peut y avoir que deux camps: les gens raisonnables et les zinzins complotistes. Avec masque vs sans masque. Deux mètres de distance physique vs câlins non sollicités. Je crains que les véritables zinzins soient ceux qui s'évertuent à séparer précocement le bon grain de l'ivraie, à refuser d'essayer de comprendre le point de vue adverse et à jouer aux nouveaux docteurs de la Loi.

«Oui, mais y a la science qui dit que...» D'accord. Je l'accepte. Je le mets, moi aussi, le masque pour aller acheter mon litre de lait au dépanneur du coin, situé à des centaines de kilomètres de l'épicentre de la fin du monde. Mais la science, ce n'est pas la vie. Du moins, ce n'est pas *toute* la vie. Il y a aussi la crème glacée. Et pour manger une crème glacée avec un copain, il faut prendre le risque de vivre dangereusement le temps d'une croquée.

LES VAGUES

Les vagues. Riche image servie *ad nauseam* dans nos médias continus. La première vague, on ne l'a pas vraiment vue venir. La deuxième vague, nous savons qu'elle arrivera, mais «nul ne connaît le jour ni l'heure».

Les creux de vagues. Image encore plus riche, quoique sous-explorée. Que s'est-il passé juste avant la deuxième vague du cinéma français? Ou encore, quel barista peut nous raconter ce qu'il a vécu entre la deuxième et la troisième vague des comptoirs à café? (Si le concept de vagues appliqué au domaine de la vente au détail de café ne vous dit rien, #faitesvosrecherches.)

Ces intermèdes ont quelque chose de franchement sympathique. Bien normal qu'il y ait des dates marquantes, des petites et grandes révolutions, des tournants dans nos vies personnelles et collectives. Mais entre ceux-ci, qu'est-ce qu'on fait du temps imparti?

LES RECHERCHES (BIS)

Une chose est sûre, c'est que nos journalistes n'ont pas chômé entre les ondées. Ils ont bien fait leurs recherches, eux! Et dès qu'ils ont pu aller sur le terrain, ils se sont lancés à la rencontre de leurs interlocuteurs.

D'abord, faire nos recherches peut parfois nous mener à des endroits insoupçonnés... Parlez-en à l'abbé Léandre Syrieix, dont la quête spirituelle est retracée par James (p. 15).

Depuis le début du Grand Confinement, Brigitte Bédard a repris le collier de la reporter. Elle a tendu son oreille et ouvert ses yeux à ceux qui, souvent motivés par leur foi, ont choisi d'affronter la pandémie et plongeant dans la vague. À lire ou relire sur www.le-verbe.com.

D'ailleurs, les nageurs qui s'aventurent en mer savent tous que la meilleure façon de combattre une vague, c'est de plonger dedans. Bien sûr, on peut surfer dessus, flâner la bonne affaire et transformer son cabanon en petite usine de production de gel désinfectant pour les mains. On peut aussi se retrousser les manches et se demander comment se mettre au service du bien commun.

Cette fois-ci, c'est accompagnée du photoreporter Maxime Boisvert que Brigitte a été reçue à cœur ouvert à la Maison Carpe Diem, qui accueille des personnes atteintes d'Alzheimer à Trois-Rivières. À lire en page 6. ■



Après avoir enseigné la sociologie au collégial, **Antoine Malenfant** est devenu rédacteur en chef pour *Le Verbe* et animateur de l'émission de radio *On n'est pas du monde*. Pour tout dire, ce n'était pas planifié. Un peu comme son mariage et l'arrivée de ses adorables rejetons, d'ailleurs.

LE MIRACLE DE NOTRE SURVIVANCE

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

Le 1^{er} aout dernier, on a célébré le 80^e anniversaire de l'appel du général de Gaulle aux Canadiens français. «L'âme de la France, lançait-il sur les ondes de la BBC, cherche et appelle votre secours, parce qu'elle trouve dans votre exemple de quoi ranimer son espérance en l'avenir, puisque, par vous, un rameau de la vieille souche française est devenu un arbre magnifique.»

Réfugié à Londres après que la France du maréchal Pétain eut abdicqué son indépendance, le chef de la France libre comptait sur des effectifs faméliques. Il espérait rallier à lui, en France et ailleurs dans le monde, les femmes et les hommes de bonne volonté qui souhaitaient libérer la France des envahisseurs nazis.

En 1940, presque personne au Québec ne connaissait cet obscur général qui se prenait pour Jeanne d'Arc. Mais de Gaulle, lui, connaissait bien les Canadiens français. Fils d'un professeur d'histoire, lecteur vorace, il était convaincu que la France n'avait pas été à la hauteur de son destin en abandonnant les 70 000 Canadiens au milieu du 18^e siècle. Il admirait cependant la résilience de notre peuple et considérait notre survie comme un véritable «miracle».

Son fils Philippe raconte qu'enfant, son illustre père l'avait obligé à lire *Maria Chapdelaine*, le roman de Louis Hémon qui rendait hommage aux pionniers du Lac-Saint-Jean. Alors que la France, qui venait de subir une terrible défaite, vivait des heures sombres, la fidélité des Canadiens français à leur histoire, à leur langue et aux traditions héritées était digne d'admiration. Ces «Français du Canada»

avaient trouvé en eux les ressources d'une magnifique résistance.

En prenant connaissance du dossier de la revue *L'Inconvénient* sur l'avenir du projet indépendantiste – nous célébrons cet automne le 25^e anniversaire du référendum de 1995 –, je me suis demandé ce qu'aurait pensé le général du Québec d'aujourd'hui.

L'article d'Ugo Gilbert Tremblay réunit des données démographiques extrêmement troublantes, notamment celles de Charles Gaudreault, selon qui la proportion des Québécois d'ascendance canadienne-française serait passée au Québec de 79 % (1971) à 64,5 % (2014). Si la tendance se maintient, «les Canadiens français deviendront minoritaires en sol québécois dès 2042 et leur poids ne sera plus que de 45 % en 2050».

Tremblay est prudent et souhaite éviter la polémique. Il ne cherche pas à nourrir les courants anti-immigration et critique autant les nationalistes conservateurs, qui misent trop sur la Loi sur la laïcité de l'État, laquelle éloignerait les nouveaux arrivants du projet indépendantiste, selon lui, que les militants de Québec solidaire qui, s'agissant de notre histoire, versent dans «l'autoflagellation vertueuse» et proposent une vision idéalisée de l'immigré.

Même s'il tient à rester au-dessus de la mêlée, son analyse donne froid dans le dos. C'est que, rappelle-t-il, c'est cette majorité historique qui a toujours été la plus attachée à notre survie et à la liberté collective du peuple québécois.

Le miracle de notre «survivance» tant célébrée par de Gaulle prendra-t-il fin au 21^e siècle? ■



Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, dédiée à la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).



Ennio Morricone (1928-2020)

UNE ŒUVRE TRAVERSÉE PAR LA SPIRITUALITÉ

Le 6 juillet dernier est décédé le grand compositeur italien Ennio Morricone, connu notamment pour ses musiques de film, qui comptent plus de 500 bandes sonores. Parfois profonde ou mystique, ou bien épique et même joviale, sa musique aura accompagné de nombreux longs-métrages sur des générations, de Sergio Leone à Quentin Tarantino, pour ne nommer que les plus célèbres.

«Croyant fidèle mais créatif», comme dira de lui le cardinal Ravasi, il mettra en musique les deux téléseries consacrées au saint pape polonais Jean-Paul II.

Avant sa mort, il avait écrit une nécrologie sous forme de dernières volontés qui a depuis paru dans les journaux. C'est surtout à sa femme Maria qu'il lance «le plus douloureux des adieux» après lui avoir renouvelé «l'amour extraordinaire qui les a unis» et le regret de l'abandonner.

C'est avec ces mots émouvants que le géant de la musique tire sa révérence. Son ami M^e Assumma a déclaré par communiqué qu'il s'est éteint «à l'aube, avec le réconfort de la foi». ■

➊ Pour lire l'article complet : www.le-verbe.com/culture/io-ennio-morricone-sono-morto/



LÉANDRE

**PRÊTRE
HORS NORME**

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Léandre Syrieix est Camerounais d'origine et est devenu plus tard citoyen de la France. Aujourd'hui Québécois, il est devenu prêtre, le 24 juin dernier, dans son deuxième pays d'adoption. À 36 ans, Léandre est actuellement l'un des plus jeunes prêtres catholiques du diocèse de Québec. Le Verbe a posé quelques questions à ce nouveau vicaire de Limoilou pour le moins inclassable.

Qu'est-ce qui t'a conduit au Québec?

L'aventure! C'est un ami avec qui j'ai étudié à Bordeaux qui essayait de me convaincre de venir ici, puisqu'il s'y était établi. Moi, ça ne me tentait pas, c'est l'Australie qui m'intéressait et j'avais déjà fait mes démarches pour y aller. J'ai finalement tenté le coup, et en trois mois, j'avais ma résidence permanente. Je suis arrivé ici le 9 juillet 2011.

Et c'est ici que tu as entendu l'appel à devenir prêtre?

Je peux voir aujourd'hui que l'appel était là depuis longtemps. J'avais fait le petit séminaire au Cameroun. Je l'ai quitté et j'ai rencontré une fille. J'ai ensuite rejoint ma famille en France. Là-bas, j'étais impliqué dans la pastorale des jeunes, et l'évêque de Lourdes m'a interpellé à trois reprises en me demandant si j'avais pensé devenir prêtre. J'ai finalement essayé le séminaire à Lyon, que j'ai quitté assez rapidement. À Bordeaux, pour mes études d'ingénieur, j'ai connu la communauté religieuse des Carmes. Je les ai côtoyés pendant trois ans, mais j'ai décidé de ne pas poursuivre avec eux. J'avais mis une croix sur l'idée de la vocation: je voulais faire ma vie, voyager, fonder une famille, etc.

C'est dans ce contexte que la question s'est posée à nouveau. Le début de ma vie ici a été merveilleux, mais la recherche d'emploi plus difficile. Après quelques mois, j'avais trois contrats, des amis, je vivais dans une superbe colocation à Lévis, tout allait bien, je n'avais jamais été aussi heureux. Or, un soir, en prière, je réalise que je suis profondément triste: ma vie n'avait aucun sens. J'avais tout, mais il me manquait quelque chose. C'est comme ça que j'ai commencé à repenser à la prêtrise. J'ai compris que Dieu voulait me déposséder de tout en venant ici: j'étais libre matériellement, loin de la pression familiale et sociale. L'année suivante, je commençais le séminaire à Québec.

Le lendemain de ton ordination, tu as lancé sur les réseaux sociaux une vidéo réalisée par le cinéaste et photographe Elias Djemil dans laquelle on te voit torse nu, avec tes tatouages, tranquillement revêtir tes vêtements sacerdotaux: qu'est-ce que tu voulais évoquer?

Ce n'était pas mon idée (rires), mais celle d'Elias. Mon but était tout simplement de faire une vidéo qui, sans tout centrer sur moi, pouvait promouvoir la vocation sacerdotale et la vision que j'en ai: être serviteur de Dieu. Quand j'ai vu la version définitive, ça ne me tentait plus de rendre la vidéo publique, car je m'imaginai la réaction des gens. Je l'ai montrée à quelques personnes proches et elles étaient unanimes sur le fait que ça me représentait parfaitement et que plusieurs allaient se reconnaître à travers moi.

Quand je suis entré au séminaire, j'ai indiqué à mes formateurs que je souhaitais rester moi-même en vérité sans entrer dans un quelconque moule. J'ai partagé de manière crue et directe tout ce que j'avais fait dans ma vie auparavant. Même en étant au séminaire, j'ai continué à aller danser certains weekends. Ces tatouages, je les ai fait faire alors que j'étais au séminaire, pas avant! En stage dans la paroisse de Limoilou, je m'étais donné comme objectif d'aller à la rencontre des commerçants des environs. C'est ce qui m'a amené dans un salon de tatouage, où j'ai échangé longuement avec l'un des employés. Progressivement, je me suis laissé convaincre de me faire tatouer des symboles religieux représentatifs de mes aspirations.



Parce que j'étais séminariste et maintenant prêtre, les gens s'imaginent que je ne peux pas être à l'aise de me dévêtir dans un vestiaire pour aller jouer au basket. Le malaise que certains peuvent avoir en me voyant torse nu révèle un drôle de rapport avec le corps, alors que pour d'autres, c'est la soutane qui cause le malaise (rires)! Mon souhait, c'est que mon ministère de prêtre ressemble à ça: rejoindre les gens là où ils s'y attendent le moins. Pas pour faire du sensationnalisme; tous les prêtres ne sont pas comme ça et tant mieux, mais c'est fidèle à ce que je suis.

La lutte antiraciste est très forte ces temps-ci. Puisque tu es un immigrant originaire d'Afrique, je ne peux pas m'empêcher de te demander: trouves-tu qu'il y a du racisme au Québec?

Il y a des gens racistes, comme partout, mais pour ce qui est du racisme systémique, contrairement à la France, et selon mon expérience personnelle, ici c'est marginal, presque inexistant. J'ai été moi-même battu sévèrement en France en plein jour par des racistes, et personne ne m'a secouru. Même à vélo, des policiers m'ont arrêté par profilage racial. Quand je suis arrivé

ici, habitué à la France, j'étais sur la défensive aussitôt qu'un employé du secteur public me questionnait. Mais je me suis assoupli en réalisant que, le plus souvent, c'était pour m'aider qu'on m'interrogeait.

Bien sûr, je pourrais me mettre à interpréter tous les comportements avec la lorgnette du racisme et je finirais par tomber dans une attitude de victime. Ce n'est pas ce que ma mère nous a appris en arrivant en France. Tu ne construis rien quand tu ne fais qu'être une victime, tu n'es pas mieux qu'un oppresseur. C'est pourquoi je suis aussi contre un certain communautarisme qui replie les gens sur eux-mêmes au lieu de les ouvrir ou de faciliter leur intégration. Pendant un temps, durant mes études d'ingénieur, j'allais dans quelques groupes afros et je n'entendais que chialer; tout ce temps qu'on prend pour se plaindre et être victime, on ne le prend pas pour se construire soi-même ni pour bâtir le monde autour de soi. ■

📺 Vidéo complète: <https://vimeo.com/426392308>

SANS SPECTATEURS

Jasmin Lemieux-Lefebvre

jasmin.ll@le-verbe.com

Le sport professionnel est souvent qualifié, à raison, de spectacle. Une bonne partie du divertissement provient de l'ambiance des arénas, de la nourriture, de la musique, des applaudissements et des huées, des mésaventures de la mascotte ou du trompettiste (chapeau bas au mytique Claude Scott).

Arrive une pandémie. Qu'arrive-t-il lorsque l'auditoire devient essentiellement celui des amateurs derrière leurs écrans? L'avantage du match à domicile disparaît. L'absence du fameux 12^e joueur laisse un vide flagrant. (L'expression anglaise «*the 12th man*» fait référence aux sports où chaque équipe doit habiller 11 joueurs sur le terrain et où l'impact d'une foule locale enthousiaste donne un réel avantage numérique émotionnel.)

Il y a ceux qui aiment pratiquer les sports, mais pour qui les regarder devient ennuyeux. Je préfère moi aussi jouer au soccer ou au football, mais j'éprouve également un plaisir à regarder la Coupe du monde ou un match de 13 h de la NFL (les seules parties que je peux encore regarder en direct de l'autre côté de l'Atlantique). La joie est encore plus grande lorsque l'on peut y prendre part en personne.

Pour l'atmosphère dans un amphithéâtre, mon top 5 personnel se dessinerait comme suit: Stade Canac (Capitales, baseball), Stade Telus (Rouge et Or et Frizy Glue, mon ancienne équipe de Ultimate Frisbee), Stade de l'armée polonaise (Legia, soccer), Lincoln Financial Field (mes Eagles) et Colisée (nos Nordiques, en espérant que le meilleur est à venir!). Quel est le vôtre?

La réalité est-elle la même dans les temples religieux? Pendant la période de confinement liée à la COVID-19, les liturgies se sont

poursuivies, sans assemblée. Ceux qui ont voulu les vivre à distance l'ont fait par le Web, la télé ou la radio. Une occasion en or pour nous poser la question: lorsque je participe à un baptême, à des funérailles, à la messe de minuit ou de 19h30 ou à celle du dimanche, suis-je un simple spectateur?

Trop souvent, nous assistons à la cérémonie. Pour une durée hautement variable, nous sommes ailleurs en pensées. L'acte de présence demeure en soi un geste positif, mais a-t-il un sens? Sans une participation active du corps et de l'esprit, nous méritons bien les sarcasmes des amuseurs publics et l'incompréhension des observateurs.

Lorsqu'une assemblée est priante, elle invite au respect. Et du respect peut surgir le désir de mieux comprendre la source de cette paix et de cette joie qui rayonnent. Les catholiques portent un trésor que beaucoup peinent encore à saisir, celui de la Présence réelle de Dieu grâce à une consécration qui dépasse de loin celle de tous les exploits sportifs: l'eucharistie. Et cette communion nous interpelle à quitter notre banc dans toutes les dimensions de notre vie.

P.-S. – Un top 5 en appelle toujours un autre. Je vous partage celui des lieux de culte les plus importants de mon parcours de foi: église Saint-Félix-de-Cap-Rouge (où j'ai grandi), chapelle du bureau national de la JMJ 2002 (Toronto), sanctuaire Saint-Sacrement (Fraternités monastiques de Jérusalem à Montréal), église Sainte-Anne (mariage à Varsovie) et chapelle Saint-François-de-Laval (services diocésains de Québec). Quel est le vôtre? ■



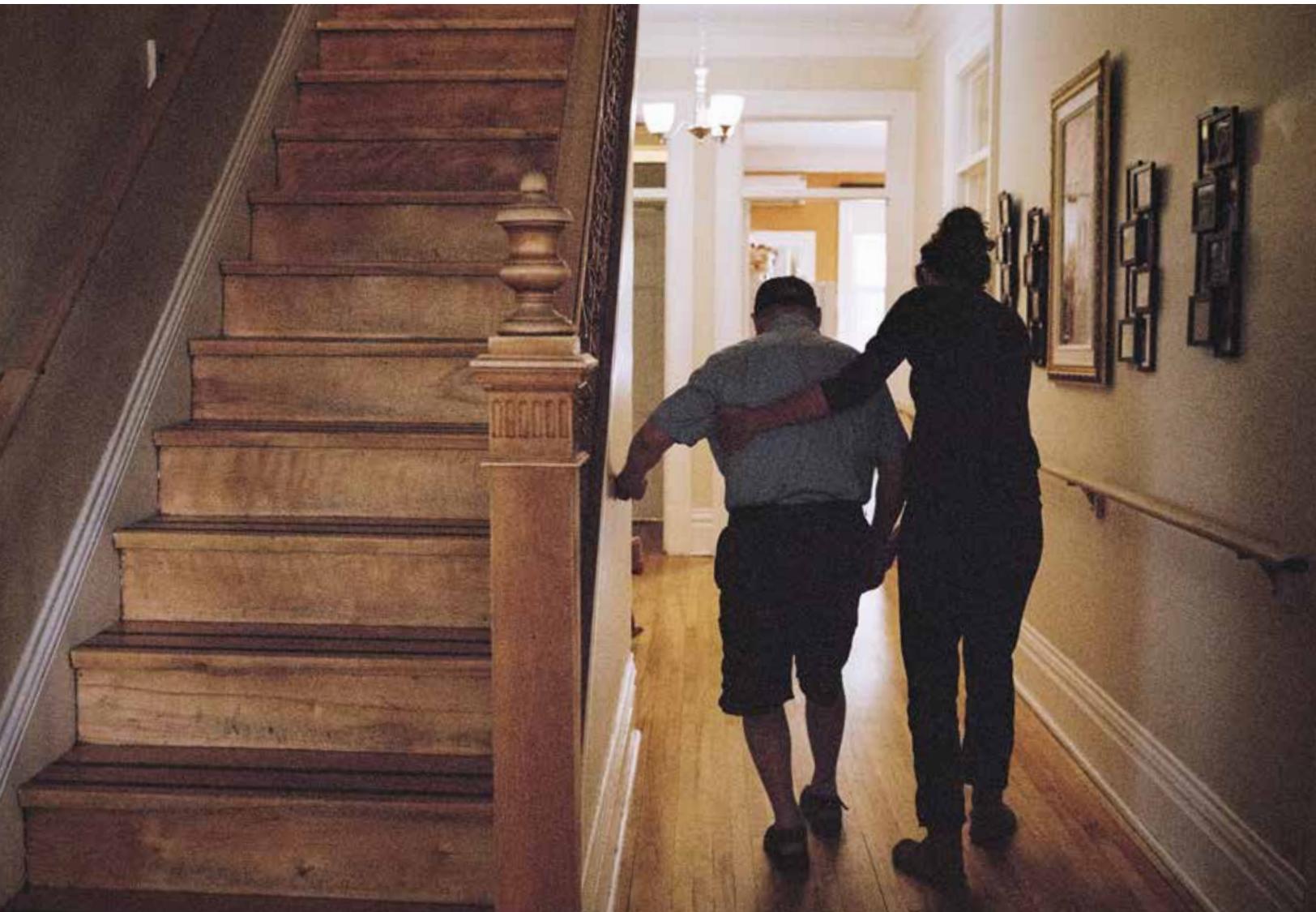
Jasmin Lemieux-Lefebvre vit en Pologne avec son épouse et ses enfants et travaille comme consultant en communication. Il ne rate jamais un match des Eagles de Philadelphie... sauf si ça tombe durant la messe.

REPORTAGE

LA MAISON QUI N'OUBLIE PAS SES AINÉS

Un texte de Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos de Maxime Boisvert
maxime.boisvert@le-verbe.com



Le fumet qui s'échappe de la cuisine me rappelle qu'il sera bientôt midi. Je pousse la barrière du jardin en cherchant du regard une préposée en uniforme, sans en trouver. Au fond, sous les grands arbres, jeunes et vieux se laissent bercer par les joyeux rigodons d'une violoniste.

La jeune femme n'a pas été engagée pour venir faire son spectacle, puis repartir; c'est une intervenante qui est aussi musicienne. À la Maison Carpe Diem, à Trois-Rivières, la polyvalence des intervenants offre la possibilité au personnel de ne pas être cloisonné dans un seul rôle.

Nicole Poirier, fondatrice et directrice, dit que j'aurais longtemps cherché un uniforme. Qui vit avec l'Alzheimer? Qui est intervenant? Difficile à dire. Tout le monde est en civil.

Pas de réceptionniste. Aucun verrou aux portes. «Laisser les gens libres, ça change tout, poursuit-elle. On a refusé de verrouiller l'escalier, la cuisine ou le jardin. On demande ce que nous faisons pour que les gens ne fuguent pas. Je réponds que s'ils fuguent, c'est parce qu'ils n'ont pas envie de rester... On met tout en place pour qu'ils ne veuillent pas partir.»

Nicole parle toujours des «gens» – jamais de «bénéficiaires», de «pensionnaires», d'«usagers», de «clients» ou de «malades».

Cette façon d'accompagner, propre à Carpe Diem, s'exporte un peu partout en Europe, où les Ehpad (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes), l'équivalent des CHSLD, demandent cette formation. Au Québec, on hésite encore. Peut-être que le funeste printemps 2020 changera les volontés des décideurs?

LEÇON DE VIE

En 1985, Nicole, 21 ans, transforme sa résidence en maison pour personnes âgées avec le désir qu'elle soit *leur* maison: «Je ne voulais pas qu'elles viennent vivre *chez moi*, mais qu'elles soient *chez elles*.» Carpe Diem allait se construire, 10 ans plus tard, sur cette idée.

Un mois après l'ouverture, elle accueille la première personne en perte de mémoire qui, le soir même, veut repartir. «J'étais désarçonnée. Aujourd'hui, je ne le serais plus. Avec elle, c'était facile; elle aimait les cartes. Quand elle voulait partir, on lui proposait de nous aider

dans la maison, ou de jouer aux cartes, et son envie passait.

«Ç'a été plus difficile avec une autre. Elle comprenait difficilement le langage verbal. Quand je disais: "Voulez-vous m'aider?" elle ne comprenait pas. En ajoutant le geste d'éplucher une carotte, elle saisissait.

«La nuit, elle se levait et j'allais à sa rencontre pour l'inviter à se recoucher, mais elle ne comprenait pas. Elle réveillait les autres. J'ai donc appelé le médecin, qui lui a prescrit des médicaments pour dormir. Pour moi, c'était logique: on appelle le médecin!

«Elle a dormi tellement dur qu'elle peinait à se réveiller le lendemain; elle avait uriné dans son lit. Elle était fâchée; elle voyait qu'il se passait quelque chose... La deuxième nuit, elle est tombée et s'est fendue au front. Elle s'est retrouvée à l'hôpital. Là, ç'a été terrible, car elle ne comprenait pas ce qu'elle y faisait. Elle a été médicamentée à fond. Elle n'est jamais revenue. En CHSLD, elle a perdu sa capacité à marcher, alors qu'ici elle montait les escaliers.»

Le sort réservé à cette femme a marqué **Nicole** (photo page 13). Elle en parle encore avec regrets et émotions.



On lui répétait que c'était la maladie, mais elle, elle voyait que ce n'était pas ça; c'étaient les conditions entourant l'accompagnement qui avaient provoqué la perte d'autonomie.

À partir de là, l'accompagnement de nuit est devenu prioritaire; quand une personne se levait, le but n'était plus qu'elle se recouche, mais de comprendre pourquoi elle se levait.

Après quatre années de recherche en psychogériatrie sur le terrain, Nicole pond un projet qui consiste en une petite maison pour aînés offrant beaucoup de services, autour de la personne, par des intervenants polyvalents. Le projet est rejeté.

«On ne pouvait pas faire un accompagnement longue durée à domicile,

en accueil de jour, en hébergement, incluant les familles et une formation. Ça ne correspondait pas aux enveloppes budgétaires du gouvernement.»

Qu'avez-vous fait? «On a mis sur pied Carpe Diem!»

Le presbytère, loué par le curé de la place, convenait parfaitement: petites pièces, grand escalier, petite cuisine. «Ça faisait vraiment maison!»

PRENDRE LE TEMPS

En institution, une personne qui marche la nuit se fait souvent étiqueter. On notera au dossier: «Errance nocturne». Elle réveille les autres? «Invasif et perturbateur.» On veut lui enlever son

chandail au moment du bain, et elle vous repousse? «Comportement agressif.»

N'est-ce pas naturel de refuser de se faire déshabiller par quelqu'un qu'on ne (re)connait pas? Et la nuit? Ceux qui vivent avec l'Alzheimer sont comme la plupart des gens: ils se lèvent pour les toilettes, une fringale, ou un souci.

«Souvent, ils ont envie d'aller à la toilette, mais ne savent pas comment procéder», nuance Nicole. Nous, on est là pour accompagner et s'ajuster à leurs besoins. Certaines personnes ont besoin d'être accompagnées la nuit. Le matin, ils sont frais, dispos, au sec, et l'estime de soi est préservée.

«Madame St-Onge, là-bas, viendra vivre avec nous la semaine prochaine. À sa



première nuit, elle se réveillera peut-être en se disant: "Qu'est-ce que je fais ici?" Si elle sort, il doit y avoir quelqu'un pour lui répondre, lui redonner de l'information et la rassurer.»

Pour avoir la collaboration de la personne, la confiance est primordiale. Pour arriver à la confiance, ça prend du temps. Pour avoir du temps, ça prend une organisation différente.

Diane Sirois travaille ici depuis 15 ans comme responsable de la cuisine: «On cuisine, mais notre priorité, c'est les gens. Je peux les accompagner à la salle de bain, pour garder un contact dans différentes choses. Aujourd'hui, j'ai accueilli une nouvelle employée à l'entretien ménager. La première chose qu'on lui a montrée, ce n'est pas

comment passer le balai, c'est comment passer le balai avec quelqu'un. Tout le monde peut cuisiner, faire le ménage, mais le faire avec quelqu'un qui a besoin d'être aidé et rassuré... Bien entouré, on peut continuer à faire les choses de la vie courante, même si c'est plus difficile.»

«On pourrait croire qu'on accueille des personnes sans troubles de comportement, ajoute Nicole, mais c'est plutôt qu'on les connaît depuis longtemps et qu'on s'adapte à leurs besoins. Avec madame St-Onge, on avait remplacé les intervenants du CLSC pour la visiter chez elle afin qu'elle s'habitue à nous. Maintenant, elle vient ici trois fois par semaine. On s'apprivoise. C'est trop difficile d'arriver dans un lieu du jour au lendemain sans connaître personne; il y a tant de deuils à faire!»

DES INTERVENANTS POLYVALENTS

Engager plus de préposés et créer plus d'institutions règlera-t-il les problèmes de notre système de santé si l'organisation et l'approche demeurent les mêmes?

«Ça prend des gestionnaires qui désirent briser les moules et une volonté politique», affirme Nicole. «Former un intervenant, c'est plus que lui montrer une série de techniques.

«Le chanteur Daniel Bélanger était préposé aux bénéficiaires, avant. Pensez-vous que la direction de son établissement lui a demandé de chanter pour son monde? Notre système fait en sorte qu'un préposé ne peut ni animer, ni jouer, ni rien.»

Il y a 10 ans, Charlotte Berjon a quitté la France pour travailler à Carpe Diem. «Les emplois sont faits sur mesure. On fait appel à nos talents. On fait de tout: recrutement, accueil, *coaching*. On est même consulté sur l'architecture de la nouvelle maison qui sera construite l'an prochain! Je reçois autant que je donne. On n'a pas l'impression de travailler; en même temps, il y a une extrême rigueur.»

En effet, on nous sert le diner dehors, relaxe, mais tout est calculé: qui s'assoit avec qui, à quelle table. L'une fait de l'agnosie (trouble de la reconnaissance des objets), on lui met un seul ustensile; l'autre fait de l'apraxie (trouble du mouvement), elle mangera avec un préposé. «Manger avec les personnes fait partie du travail... Et on ne dit jamais: "Je travaille aujourd'hui", mais plutôt: "Je viens passer la journée avec vous."»

Madame Desautels ne sait plus très bien se servir d'une fourchette. On lui a préparé une place où elle sera aidée, discrètement. Elle a toujours été fière. Elle mangera mieux si elle est seule avec une intervenante, sans «spectateurs».

La violoniste de tout à l'heure s'approche, accompagnée de madame St-Onge. Dans son plateau, un pense-bête indique comment chaque personne prend son café. Ça évite de poser la question à quelqu'un qui risque d'avoir oublié et d'en être humilié.

On ne coupera pas la viande de monsieur Blais debout à côté de lui devant tout le monde; on le fera à la cuisine et personne ne saura qu'il ne peut plus utiliser un couteau.

Une journée à Carpe Diem est composée de ces mille-et-une délicatesses qui passent inaperçues. Le but? Préserver l'estime de soi, la dignité.

Ailleurs, où les salles à manger sont souvent immenses, bondées et bruyantes, la discrétion est impossible. Quand on souffre d'hyperacousie – le cas de la majorité –, on devient stressé et irritable.

Le système de santé institutionnel actuel contraint chaque employé à exécuter la même tâche, sans jamais voir l'ensemble et sans possibilité de s'attacher aux gens. Une personne peut voir jusqu'à huit spécialistes par jour. Si elle est déprimée parce qu'elle perd ses capacités, on lui donnera des antidépresseurs, alors que son besoin serait d'être accompagnée par quelqu'un qui lui montrerait tout ce qu'elle sait encore faire.

SAVOIR ACCOMPAGNER

La neurolinguistique démontre l'importance des mots et des gestes. À Carpe Diem, cela fait partie de la formation¹. «La science a besoin d'expérience de terrain pour se valider, note Nicole Poirier, et nous, nous avons besoin d'elle pour comprendre le fonctionnement du cerveau.»

Par exemple? «Dans la manière d'activer la mémoire procédurale. Si je passe devant la personne en montant l'escalier; elle me suivra, mais si elle est devant, seule, elle bloquera. Le problème, c'est que les scientifiques et les gens de terrain se parlent peu. On nous enseigne surtout à tout faire à la place des personnes, ce qui provoque leur dépérissement.»

Ici, on dit que moins on en fait, plus on gagne du temps. Si un monsieur doit se brosser les dents, le personnel doit savoir dans quel ordre mettre les choses pour éviter qu'il se les brosse dix fois. Dès qu'il a fini un geste, l'intervenant prend l'objet et le range discrètement. Voilà le rôle de l'intervenant.

Il tente également de ne jamais refléter l'erreur de la personne. On dira: «Avez-vous pensé à votre foulard?» au lieu de: «N'oubliez pas votre foulard.» On donne le choix: «Voulez-vous profiter du fait que la salle de bain est libre pour prendre votre bain? C'est comme vous

voulez!» On remplacera: «N'allez pas là» par: «Voudriez-vous venir ici?»

Depuis cinq ans, Brunette passe ses après-midis avec son mari. À 55 ans, Jean a reçu son diagnostic: dégénérescence fronto-temporale. Comme il était très actif, aucun milieu ne pouvait s'occuper de lui. Carpe Diem l'accompagnait à domicile, mais Brunette, épuisée, avait trouvé une résidence. Fortement médicalement, Jean devait garder sa chambre.

Un jour, il s'est retrouvé à l'urgence. Quand l'équipe de Carpe Diem l'a appris, elle est allée le chercher: «Ils n'avaient pas de chambre, mais ils se sont organisés. Il habite ici depuis ce temps-là, et ne prend plus aucun médicament», raconte Brunette, étranglée par l'émotion.

— Vous faites quoi de vos après-midis?

— On prend le temps de vivre et de s'aimer. Avant, on faisait du voilier. Maintenant, c'est ici... avec mon chéri», conclut Brunette en caressant la main de son mari.

Cet homme serait médicalement et alité depuis longtemps. Pourtant, devant une table de billard, il peut jouer pendant deux heures! Aucune évaluation médicale ne dira qu'il est capable de jouer au billard.

Le rêve de l'équipe de Carpe Diem, c'est de faire vivre cette approche dans toutes les maisons des aînés qui se construiront au Québec. Des centres tout neufs, des milliers de préposés, c'est bien, mais sans une transformation en profondeur des organisations, même l'amour et les bonnes intentions ne suffiront pas. Ça prend beaucoup d'amour, direz-vous? Ça prend surtout l'amour de la justice pour chaque personne. ■

1. Voir Roger Gil et Nicole Poirier, *Alzheimer: de Carpe Diem à la neuropsychologie*, Éditions Érès, 2018, 272 pages.



LE FOR INTÉRIEUR

Thomas De Koninck

thomas.dekoninck@le-verbe.com

Corruptissima republica plurimae leges: «Plus l'État est corrompu, plus les lois se multiplient.» Cette phrase célèbre de Tacite (Annales, III, 27) visant la décadence romaine (Tiberius, Caligula, Claudius et Néron) rend brillamment comment faire fi des consciences. La décadence se trahit par la multiplication des lois, sa principale ennemie étant la conscience morale.

«Pour moi, je considère, excellent homme, qu'il vaut mieux [...] ne pas être d'accord avec la plupart des gens et dire le contraire de ce qu'ils disent – oui, tout cela plutôt que d'être, moi tout seul, mal accordé avec moi-même et de contredire mes propres principes» (*Gorgias*, 482 b-c). Hannah Arendt n'avait sans doute pas tort de voir dans cette phrase de Socrate, telle qu'elle est rapportée par Platon dans le *Gorgias*, ce qu'a pour point de départ «la morale occidentale, qui met l'accent sur l'accord avec la conscience».

Cependant, la figure exemplaire à cet égard demeure celle de la jeune Antigone défendant, contre la loi de Créon, le droit du corps de son frère Polynice à la sépulture, son appartenance à une commune humanité, au nom de «lois non écrites, inébranlables, des dieux. Elles ne datent, celles-là, ni d'aujourd'hui ni d'hier, et nul ne sait le jour où elles ont paru» (*Antigone*, v. 453-457). «Je ne suis pas de ceux qui haïssent, ajoute-t-elle plus loin, mais je suis née pour aimer.» D'où vient la fascination qu'exerce depuis deux millénaires et demi la simple figure d'Antigone, de celle de Sophocle en 422 avant Jésus Christ, jusqu'à celle du film récent de Sophie Deraspe?

Plus près de nous dans le temps, voici que nous assistons à des tentatives de contester toute validité à une objection de conscience

grâce à une loi comme celle qui a légalisé récemment en notre pays, en novlangue, «l'aide médicale à mourir», un oxymore pourtant évident s'il en est, puisqu'il s'agit en réalité d'euthanasie. Qu'est-ce qui doit l'emporter: une loi mauvaise ou la conscience humaine, Créon ou Antigone? Rien d'étonnant à ce qu'aux Pays-Bas, en Belgique et, sauf erreur, en Ontario, on aille jusqu'à tenter de rendre illégitime l'objection de médecins et de soignants responsables mis justement au défi de leur conscience.

Afin d'y voir plus clair, force est de faire intervenir l'expérience ultime de la liberté dont nous jouissons en notre for intérieur. Nul ne peut me forcer à aimer ou à ne pas aimer qui ou quoi que ce soit en mon for intérieur, même sous la torture ou en quelque circonstance contraignante que ce soit. L'expression «for intérieur» est lumineuse, car elle renvoie, étymologiquement, au mot «forum». Elle désigne ainsi le tréfonds de notre conscience, où nous nous découvrons débattant de rien de moins que de bien et de mal. ■

« PLUS L'ÉTAT EST
CORROMPU, PLUS LES
LOIS SE MULTIPLIENT. »

– Tacite



Philosophe et professeur associé à l'Université Laval, **Thomas De Koninck** a pour mandat, au *Verbe*, de conjuguer la philosophie et la théologie avec le monde actuel. Ses paroles de sagesse sont comme des étincelles qui allument le désir de réfléchir aux questions ultimes au-delà du prêt-à-penser du siècle.

HÉROS

ÉDUCATION

À 10 ans, il est l'un des premiers élèves du Grand Séminaire de Québec. En 1666, il « dispute » une thèse de philosophie en latin devant monseigneur de Laval, le gouverneur Rémy de Courcelles et l'intendant Jean Talon, duquel il se fait particulièrement remarquer. En 1667, il quitte le séminaire, sentant plus l'appel de l'exploration que celui du sacerdoce.

SUPERPOUVOIRS

Astronome et navigateur, il est aussi entrepreneur dans le commerce des fourrures. Professeur de musique, il est le premier organiste de la cathédrale de Québec, où il joue toujours bénévolement.

FAMILLE

Né à Québec en 1645 de Marie d'Abancourt dite La Caille et du charbonnier Jean Jolliet originaire de Champagne, il fait partie de la première génération née en terre canadienne. Orphelin de père à 5 ans, il est confié aux bons soins des Jésuites. À 29 ans, il épouse Claire-Françoise Bissot, arrière-petite-fille de Louis Hébert, avec qui il aura trois filles et quatre garçons. Leur maison se trouve dans la rue Sous-le-Fort, au pied de l'actuel funiculaire, dans le Vieux-Québec.

ALLIÉS

Le père Jacques Marquette, missionnaire jésuite français qui parle six langues indigènes et avec qui il a exploré le Midwest. Ethnologue très respectueux des cultures amérindiennes, il est particulièrement proche des Algonquins et des Inuits.

EXPLOIT

En mai 1673, il s'embarque avec le père Marquette, cinq hommes et deux canoës à la recherche du Mississippi, afin de vérifier si « la belle rivière » débouche sur la mer Vermeille (Pacifique) pour atteindre la Chine ou si elle se jette plutôt dans le golfe du

Mexique. Le 15 juin, il est le premier homme blanc à découvrir le fleuve légendaire, et 10 jours plus tard fait une rencontre historique d'une tribu Illinois. Après plus de 2000 kilomètres de canotage, il décide de rebrousser chemin à la suite des avertissements des Amérindiens craignant qu'il tombe entre des mains moins hospitalières.

ÉPREUVES

À son retour du Mississippi, il chavire dans les rapides de Lachine. Il parvient à s'en tirer, mais ses trois compagnons de voyage se noient et ses carnets de voyage sont perdus dans les eaux du fleuve. « Je fus sauvé après avoir été quatre heures dans

l'eau, par des pêcheurs qui n'allaient jamais dans cet endroit et qui n'y auraient pas été, si la Sainte Vierge ne m'avait pas obtenu cette faveur. Il ne m'est resté que la vie. »

TENTATION

Lors d'une mission de surveillance en 1679, il rencontre Charles Bayly, gouverneur anglais de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais puisque le premier ne parle pas plus anglais que le second ne parle français, ils conversent alors en... latin ! On lui promet gloire et richesses s'il se met au service de l'Angleterre, mais son attachement à sa langue et à sa foi le garderont fidèle à la Couronne française.



TU N'AURAS JAMAIS À ÊTRE PARFAIT

Florence Malenfant

florence.malenfant@le-verbe.com

Mon cher bébé,
Il y a quelque temps, mon plus gros souci était d'avoir à gérer les réactions des gens à l'annonce de ton sexe, si tu t'avérais être un petit garçon. C'est qu'il y en a déjà quatre de ce genre qui te précèdent à la maison... alors ça fait réagir les gens, et souvent, ça m'énerve.

Aujourd'hui, j'aurais envie de crier sur les toits que je t'attends, toi, mon fils. Que depuis ta conception, tu nous surprends.

Que l'important pour nous, avec toi dans nos vies, ça ne sera pas la santé, parce que la tienne sera précaire. L'important désormais, dans notre maison, ce sera autre chose.

Il y aura la différence.

Il y aura les soins et la lenteur.

Il y aura le don et les limites.

Il y aura parfois la souffrance, mais souvent la paix, qui s'amènera avec elle.

Il y a tant de choses que nous ne connaissons pas encore de toi, mon bébé, de ce que sera cette nouvelle vie pour notre famille. Toutes mes recherches ne semblent que m'informer sur les autres. Les autres bébés. Les bébés des autres.

Tu m'apprends déjà beaucoup. Tu m'apprends à laisser faire. Tu me rappelles que je n'ai pas le contrôle sur grand-chose.

Mais tu m'apprends aussi, à mon plus grand étonnement, que cette perte de contrôle qui

m'a déjà écrasée et étouffée n'a pas ce pouvoir sur ma vie en ce moment. Tu me fais découvrir de nouvelles facettes de ton père que j'aime de plus en plus, au fil des épreuves qui bousculent notre mariage.

Mon cher bébé, à travers toi, Dieu a entendu notre désir d'avoir un enfant différent. On vient de nous annoncer que tu as le spina bifida.

Je vois maintenant comment il nous préparait à ta rencontre déjà depuis quelques années. Le décès de ton frère, il y a bientôt quatre ans, nous aide aujourd'hui plus que jamais à goûter la valeur de la vie, quelle que soit sa forme. Même si cette vie se présente autrement que dans nos idéaux.

Ta vie, mon fils, a pour nous une valeur inestimable. Même si elle nous accordera sûrement des regards croches ou pleins de pitié. Même si elle implique un changement radical de nos vies jusqu'à présent si confortables.

Tu n'auras jamais à être parfait pour nous, pour que nous t'aimions. Et ça, je sais que tu peux déjà le ressentir.

Mon petit bébé, maintenant, l'important dans notre maison, ce ne sera plus les apparences, l'aménagement du terrain ou nos projets de voyage. Ce ne sera plus l'école de l'un ou de l'autre.

L'important, désormais, sera ce qu'il devrait toujours être: ce sera l'amour. Dans sa forme la plus simple et la plus sainte, je nous le souhaite. ■



Détentrice d'un baccalauréat en histoire de l'art à l'université Laval et d'un certificat en révision linguistique, **Florence Malenfant** a une affection particulière pour le bouillon de poulet et un faible pour la littérature russe!

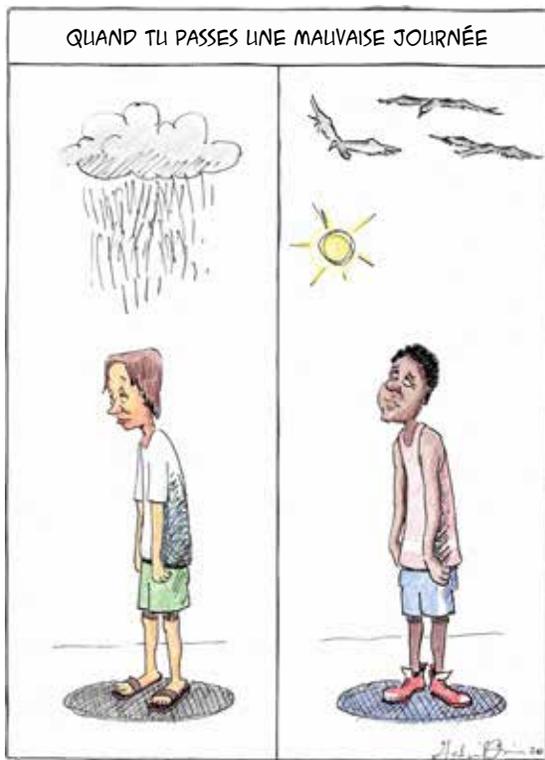
MOTS DITS

« En excluant la mort de sa vie, on se prive d'une vie complète, et en l'y accueillant, on élargit et on enrichit sa vie. »

— Etty Hillesum, écrivaine juive, mystique, morte à Auschwitz (1914-1943)

BISSONERIES

MALVAISE JOURNÉE EN AMÉRIQUE, PAR GABRIEL BISSON



LA RÉDAC RECOMMANDE



Le Verbe a une page Wikipédia!

Vous avez bien lu, Le Verbe Médias a enfin créé sa page Wikipédia! Il était grand temps que ce dernier mette à jour l'unique page existant à son sujet, soit celle datant du magazine *Le Nouvel informateur catholique*.

C'est pourquoi notre équipe est retournée fouiller dans les archives pour vous dénicher toutes les informations sur l'histoire de notre magazine, depuis *Esprit Vivant* (1975) jusqu'au *Verbe* en passant par *L'informateur catholique*, *Le Nouvel informateur catholique* et *La vie est belle!* Vous êtes un abonné de longue date et pensez tout savoir sur *Le Verbe*? N'en soyez pas si surs, car même certains membres de notre équipe en ont appris sur notre parcours!

Quel que soit son nom, le magazine se veut porteur d'espoir pour les croyants et les non-croyants dans l'espace médiatique de son époque. Alors, semez l'espoir autour de vous et abonnez gratuitement qui vous voulez!

[+ https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Verbe](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Verbe)

Le Verbe témoigne de l'espoir chrétien dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus (N° d'org. 13687 8220 RR 0001). Visitez le-erbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS

Frédérique Bérubé

GRAPHISTE

Judith Renaud

ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

WEBMESTRE

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4, 9, 16 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Elias Djemil



Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)



**« CELUI QUI A DES
OREILLES POUR ENTENDRE
QU'IL ENTENDE ! »**

Mc 4,9

**(Et tant qu'à avoir des oreilles,
qu'il en profite pour écouter
On n'est pas du monde chaque semaine.)**

**TOUS LES LUNDIS,
DÈS LE 14 SEPTEMBRE**

9 H À RADIO VM

17 H À RADIO GALILÉE

ET EN BALADO SUR

LE-VERBE.COM/RADIO